

Bettie Strebler

Tu seras une mère
ma fille

Le Grand Silence de la mutation maternelle

© Bettie Strebler, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4353-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon fils,

Lumière de ma vie et projecteur de mes ombres,

Je te serais à jamais reconnaissante
de m'avoir choisie pour être ta maman.

Avant-propos

Chaque histoire de grossesse commence par un mot : positif. Quel que soit le contexte de l'annonce, quelle que soit l'émotion associée à ce mot ou même le sens qui lui est donné, le mot qui entoure la découverte d'une grossesse est positif.

Positif à la vie, à la création, à la métamorphose. Mais que faire de ce mot qui détermine toute la suite de l'histoire ? Porteur d'espoir, porteur d'angoisse, de joie, d'inquiétude, d'enthousiasme, de confusion, d'amour, de déception, et parfois voire même souvent, d'un long parcours de résilience et d'abnégation. Chaque femme renferme dans son cœur et dans ses tripes sa propre lecture de ce test positif, et de tous les bouleversements qui s'en suivent.

Je me souviens de mon histoire, rencontrant l'homme de mes rêves à 18 ans, emplie de lumière et d'ambition pour la construction de notre couple, de notre vie à deux. Je nous revois déjà très jeunes évoquer le fait de devenir parents avec autant d'appréhensions que d'émotions, mais ponctuant toujours nos conversations sur le sujet par un apaisant : « Ne t'en fais pas, nous avons le temps, il nous reste beaucoup de belles choses à accomplir avant. »

Les années passent, la relation évolue, se teintant tous les jours d'un amour nouveau et de jolis projets. Nous célébrons notre mariage au bout de 6 ans, et prenons le large des côtes méditerranéennes sur un magnifique et robuste bateau pour célébrer notre union, entourés de tous nos proches. Le rêve continue, nous regardons la mer les yeux scintillants de joie en nous disant que la vie nous a offert le cadeau inestimable de nous trouver et de faire un bout de chemin heureux tous les deux.

À peine notre union célébrée, je me retrouve projetée dans un univers jusqu'ici inconnu, celui de l'attente sociale et familiale autour du fait de devenir parent. Je me rappellerai toujours l'émotion de mes proches le jour de mon mariage civil et de la remise en main propre par le maire du fameux « livret de famille ». Je me souviens aussi des phrases emplies d'attente de mon entourage qui suivirent, l'une des plus appréciées étant : « Il n'y a plus qu'à le remplir maintenant. » Comme si la maternité et la parentalité dans son ensemble ne se résumaient qu'à l'écriture d'une ligne dans un petit carnet. J'avais 25 ans.

Mon mariage a été le détonateur des injonctions à la parentalité : « Alors, le

bébé, c'est pour quand ? », « Il serait peut-être temps de s'y mettre maintenant que vous êtes mariés. », « Votre bébé sera tellement mignon, je suis sûre qu'il aura tes yeux. » Ou en version plus oppressive : « Il faut vous dépêcher sinon je vais mourir avant de connaître ma descendance. »

Je me souviens de la jolie façade sur mon visage quand j'entendais ces mots, sans jamais me vexer ni même leur en vouloir, car je ressentais le profond enthousiasme que cela représentait pour eux de me voir devenir mère, et certainement une pointe de narcissisme dans le plaisir de s'imaginer pouponner à nouveau, ou agrandir la lignée familiale avec un joli bambin.

Ce qui m'a beaucoup interpellée dans cette période particulière, c'est qu'à aucun moment ces injonctions lancées au hasard de conversations souvent banales ne questionnaient mon propre désir, mon individualité de femme face aux questions de la maternité ou même ma situation physique et mentale à l'instant présent.

Étais-je prête à me projeter dans ce sinueux rôle de mère ? Mon corps était t-il assez fort et/ou en bonne santé pour porter un bébé à terme ? Mon couple était-il dans cette dynamique d'évolution ? Avais-je assez construit mon moi intérieur pour donner le meilleur à mon enfant si je devenais maman ? Avais-je fait assez de place dans mon passé et dans mon présent pour projeter un futur serein avec un enfant ?

Est-ce que je ressens le désir profond de devenir mère ou est-ce la société qui conditionne cette projection ?

S'il avait vraiment fallu se pencher sur le sujet une bonne fois pour toutes avec mon entourage, ce sont ces questions que j'aurais aimé qu'ils me posent. Des questions qui cultivent du sens, une réflexion, une évolution positive dans mon cheminement de femme. Car ce que mes proches ne savent pas, c'est que je mène un combat intérieur depuis quelques mois, silencieusement et dans la plus grande discrétion.

Intimement et dans le creux de mon âme, j'avais déjà fait le chemin de me poser ces questions, j'avais répondu positivement à nombre d'entre elles. Il s'avère que depuis plus d'un an, je me sentais prête à devenir maman. Mon mari avait cheminé bien avant moi, il rêvait de fonder notre famille depuis quelques années déjà et m'accompagnait avec bienveillance sur ce long chemin autour de la parentalité. Nous avons tous les deux l'envie de devenir parents depuis

quelques mois quand nous avons célébré notre mariage, c'était sans compter sur un obstacle de taille qui s'est dressé sur notre passage. Environ un an auparavant, j'avais fait le choix d'arrêter ma pilule contraceptive pour me diriger vers la pose d'un stérilet au cuivre. Désireuse de retrouver un cycle naturel et de renouer le lien avec un corps que j'avais souvent malmené, inconsciemment souvent, et volontairement parfois.

Sauf que ce fameux cycle, sacré, féminin, puissant, que j'avais laissé derrière moi dix ans plus tôt, n'est jamais revenu. En échange et comme une punition céleste, je me retrouve avec une multitude de symptômes tous plus encombrants et douloureux les uns que les autres. Pilosité excessive, prise de poids inexplicable et difficilement contrôlable, migraines, cycles irréguliers extrêmement douloureux et/ou absence totale de règles pendant plusieurs mois, assaisonnés d'un soupçon de fatigue chronique me donnant le dynamisme d'un paresseux sous somnifères.

Mon quotidien devient un terrain glissant, essayant toujours de jongler entre les douleurs physiques, les inconforts corporels, l'inquiétude de ne pas savoir ce qu'il m'arrive et de n'avoir donc aucun moyen de me soulager. Au bout de quelques semaines et bien décidée à mettre un mot sur mes maux, je prends rendez-vous chez un médecin généraliste. Ayant fait mes petites recherches de mon côté, j'avais entendu parler d'un syndrome qui pourrait expliquer mon état, le syndrome des ovaires polykystiques.

Lors de ma consultation en présence de ce médecin, je partage avec pudeur et presque honte mes différents symptômes, je me sens vulnérable devant ce grand monsieur à qui j'explique le résultat de mes nombreuses recherches sur le sujet. Il me sort cœur vaillant un grand bouquin d'endocrinologie, le pose sur le bureau en face de moi ouvert à la page où se dessine une femme, hirsute des pieds à la tête, et me lance : « Vous ressemblez à ça ? Je ne crois pas. Le syndrome des ovaires polykystiques se présente sous cette forme, cela ne vous correspond pas, le souci doit plutôt être d'ordre psychologique. » Humiliée, la gorge serrée, j'arrive tout de même à obtenir de ce médecin une ordonnance pour un bilan hormonal complet.

Je commence en parallèle un long combat pour trouver un praticien qui puisse trouver une raison valable à mes multiples symptômes, eux-mêmes s'appropriant chaque jour un peu plus de place.

Quelques semaines plus tard et sur recommandation d'une proche, j'arrive à

me faufiler dans les consultations d'une endocrinologue réputée à l'hôpital, à laquelle il ne faut que quelques minutes pour me prescrire une batterie d'examen allant vers le diagnostic d'un probable syndrome des ovaires polykystiques. Les examens passés, j'attends l'appel de cette docteure comme le Messi.

Mon téléphone finit par sonner quelques longues semaines plus tard. Je me rappelle être sur mon lieu de travail ce jour-là et m'enfermer discrètement dans un petit bureau excentré pour connaître ma sentence.

« Madame Strebler ? »

« Oui, je vous écoute ? »

« J'ai reçu tous vos résultats d'examen qui confirment bien le diagnostic de SOPK que nous avons déjà évoqué. Ne vous en faites pas, on vit très bien avec ce syndrome, nous allons vous prescrire une nouvelle pilule contraceptive, sauf si... »- « Si quoi docteure ? »- « Vous souhaitez avoir des enfants ? »-

« Oui, c'est tout à fait dans mes projets, pourquoi ? »- « Le SOPK peut vous rendre infertile, je vous conseille donc de vous y mettre tout de suite si vous voulez être mère, car si vous essayez naturellement cela peut prendre 1 an, 2 ans ou plus, nous ne pouvons pas savoir... Je vous transfère vers une de mes collègues pour la prise en charge de votre SOPK. »

Nous y sommes, le diagnostic visiblement infondé de ma première consultation est pourtant limpide pour ceux qui y sont formés, c'est le début de mon combat. Nous sommes à 3 mois de mon mariage, je sèche les larmes sur mes joues et sors de ce petit bureau intérieurement effondrée, extérieurement impassible. Je suis au travail, je ne dois pas perdre la face.

Parce que la solitude commence ici, il faut encaisser les coups sans lever un sourcil, car la société n'a pas le temps pour ça, il faut être productive, rentable, sociable et souriante. Je me souviens passer toute la journée à tenter de chasser ces larmes qui montent et ne cessent de déborder au fur et à mesure que ces phrases tournent dans ma tête : « Vous êtes infertile. », « Il faut vous y mettre maintenant. » Ces phrases qui à ce moment-là se permutent dans mon cœur en : « Tu es défaillante. », « Tu n'auras peut-être jamais le bonheur d'être mère. »

Ce diagnostic est vécu comme un effondrement intérieur, je me mure petit à petit dans un grand silence et dans une profonde détresse. Le paradoxe est pesant, la parentalité m'est alors présentée comme une urgence, une imminence. Moi qui pensais à 25 ans avoir de nombreuses années devant moi pour mûrir ce désir, le faire fleurir, l'accueillir, cette urgence à la procréation me dépasse

complètement.

Comment pourrais-je envisager de faire un enfant dans un contexte si oppressant ? Dans un corps souffrant de toutes parts et auquel le corps médical n'avait pour l'instant donné aucun soulagement. Mon dossier médical est alors transféré à une autre spécialiste endocrinologue pour trouver une solution adaptée à mon état, je la vois environ un mois plus tard. Un mois long, silencieux, lourd, pendant lequel je décide en accord avec mon conjoint de ne pas céder à la pression somme toute éclairée du corps médical sur l'incompressible épée de Damoclès qui se tient au-dessus de ma tête, l'épée du temps.

Je décide au contraire de le prendre, ce temps, de me l'accorder comme un cadeau. Le temps de comprendre ce syndrome nébuleux, de l'appivoiser. Le temps de soulager ce corps, souffrant muet depuis des années. Le temps de soigner ce cœur de femme, malmené par ce terme maudit : infertilité. Et surtout tout le temps qu'il me sera nécessaire pour faire un enfant par passion et sans pression, pour devenir cette mère que je rêvais depuis des années, sereine et apaisée.

Le rendez-vous avec mon endocrinologue arrive et je me rappelle y être allée avec un grand espoir, celui de trouver un soulagement physique et mental à mes douleurs sourdes, un traitement miracle, une potion magique. Après tout nous sommes en 2021, j'ai quand même le droit de placer quelques espérances dans les avancées scientifiques pour la santé des femmes, quand on sait qu'Elon Musk projette d'aller sur Mars à la même époque, le rêve est permis.

Effectivement, le terme de rêve est judicieux puisque la réalité m'a bien vite rattrapée quand la seule solution qui m'a été présentée ce jour-là a été la prise d'une nouvelle pilule contraceptive. Cette même solution que j'avais arrêtée quelque temps avant pour m'éviter tous les effets secondaires indésirables que cette prise quotidienne infligeait à mon corps depuis plus de 10 ans.

Je me revois dire à cette docteure, désabusée : « Donc vous êtes en train de me dire que si je ne me remets pas sous pilule, je continue de souffrir, et que si je me remets sous pilule, je continue de souffrir mais avec des symptômes différents ? » Et malgré toute la bonne volonté de cette femme pour m'aider, je suis sortie de cette entrevue à nouveau les yeux pleins de larmes, et avec une nouvelle ordonnance d'examen, car certains de mes symptômes orientaient

l'endocrinologue sur une suspicion d'endométriose. Me voilà donc repartie de plus belle, sans traitement, car la prise d'une pilule contraceptive ne représentait pas à mes yeux le PASS VIP ultime pour une vie plus sereine, mais plutôt la rustine que l'on colle maladroitement dans la cale d'un bateau sur le point de couler. Je prends donc rendez-vous pour passer l'examen prescrit en première intention pour le diagnostic de l'endométriose : le fameux IRM pelvien.

J'aimerais m'attarder quelques lignes sur cet examen, bien qu'utile au diagnostic et d'une pertinence qui n'est pas à prouver, que j'ai trouvé d'un grand inconfort pour la femme qui le vit sans en connaître le déroulement à l'avance.

Le corps médical n'ayant pas toujours la possibilité de détailler le processus d'examen à la patiente avant le jour J. La préparation de cet examen consiste dans un premier temps au passage d'une blouse médicale, pour ensuite venir à l'aide d'une seringue remplir la cavité vaginale et rectale de gel lubrifiant. Quel ne fut pas mon sentiment de honte quand l'infirmière (d'une bienveillance rare, c'est important à souligner), m'a proposé de le faire moi-même et que je me suis retrouvée incapable de m'insérer la seringue dans ces différents orifices, pétrifiée de pudeur et me retrouvant toutes fesses dehors, confiant cette tâche périlleuse à la douce infirmière.

Une fois prête pour mon grand voyage, me voilà installée dans une sorte de navette spatiale (Elon Musk n'a qu'à bien se tenir), celle-là n'étant pas à destination de Mars mais partant bien à l'exploration de mon intimité pelvienne dans un bruit sourd rappelant les films de science fiction des années 2000.

Soit, je suis prête à tout pour trouver une solution à mon mal-être quotidien, le SOPK n'étant apparemment que la partie visible de l'iceberg. L'examen se termine, l'infirmière m'invite à aller « vider » les différentes cavités de mon intimité aux toilettes avant de reprendre ma route en attendant sagement mes résultats.

Je tiens à le dire avec bienveillance et surtout franchise, cet examen était dans mon cas tout à fait indolore et j'ai eu la chance d'être très bien accompagnée par le corps médical pour cette préparation, qui, et c'est ce que je souhaite souligner, peut être vécue d'une manière parfois négative et anxiogène car elle place la femme dans une position de grande vulnérabilité. Nombreuses femmes ne sont parfois pas au courant du déroulement de cet examen et se retrouvent dans des dispositions difficiles le jour venu, il était donc important pour moi de rétablir quelques vérités sur ce passage souvent inévitable du parcours diagnostique de l'endométriose.